philopsis

La politique

La place du *Prince* dans l'œuvre de Machiavel

Patrick Dupouey

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

I.Machiavel et la philosophie

Dans *La vie de Castruccio Castracani da Lucca*, Machiavel trace le portrait et relate les hauts faits d'un petit tyranneau de la Toscane du XIV° siècle. Le portrait est enjolivé, la biographie est romancée, suffisamment du moins pour que Castruccio Castracani puisse incarner, par sa *virtù*, le prince idéal que Machiavel appelait de ses vœux pour l'Italie. De la manière la plus traditionnelle, Machiavel assaisonne cette *Vie de Castruccio Castracani da Lucca* de quelques bons mots qu'on lui attribuait. Dont celui-ci (937)[1] :

> «Il disait à un homme qui se donnait pour philosophe : "Vous autres, messieurs, vous ressemblez aux chiens qui s'attachent à ceux qui leur donnent le plus à manger"».

Machiavel ne parle pour ainsi dire jamais de la philosophie. Raison de plus pour s'attarder sur un tel propos, surtout lorsqu'il est attribué à un homme dont Machiavel fait un portrait aussi

1 Les références des œuvres de Machiavel sont données dans l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade. Numéro de la page entre parenthèses. Pour les autres auteurs, consulter la bibliographie.

Patrick Dupouey © *Philopsis* – Tous droits réservés

flatteur. Ces philosophes, que fustige Castruccio, ne sont même pas, comme chez Nizan, des "chiens de garde", qui seraient au moins capables de mordre. Ce sont des chiens d'agrément, qui portent témoignage de l'amolissement des mœurs. Ecoutons ce que dit Machiavel des philosophes, au début du cinquième livre des *Histoires florentines* (1169 - 1170) :

> «[…] les hommes éclairés ont observé que les lettres viennent à la suite des armes, et que les généraux naissent avant les philosophes. Lorsque des armées braves et disciplinées ont amené la victoire, et la victoire le repos, la vigueur des esprits, jusqu'alors sous les armes, ne peut s'amollir dans une plus honorable oisiveté qu'au sein des lettres. Il n'est pas de leurre plus dangereux ni plus sûr pour introduire l'oisiveté dans les Etats les mieux constitués. C'est ce que Caton avait parfaitement senti, lorsque les philosophes Diogène et Carnéade furent envoyés d'Athènes comme ambassadeurs auprès du Sénat. Voyant que la jeunesse romaine commençait à suivre ces philosophes avec admiration, et qu'une foule de maux pouvait en résulter pour sa patrie, il fit arrêter qu'à l'avenir aucun philosophe ne serait admis à Rome»

On ne saurait dire que Machiavel chasse les philosophes de la cité, mais il ne donne pas cher de la peau d'une cité où les philosophes tiennent le haut du pavé. Sur ce point comme sur tant d'autres, Machiavel se révèle infiniment plus romain que grec.

Bien sûr, il importe de mesurer la distance entre ce que nous appelons philosophie et ce que désignait le mot pour un Italien de la Renaissance. Mon propos n'est d'ailleurs pas de traiter des rapports de Machiavel à la philosophie. Ni de me demander - question peut-être un peu formelle - s'il est lui-même philosophe. Mais une observation s'impose : Machiavel n'emploie jamais les mots "philosophe" ni "philosophie" pour parler de lui-même et de son œuvre.

Bien sûr, cela ne l'a pas empêché d'exercer, sur la philosophie, une influence qui surpasse infiniment celle de ses contemporains (Ficin, Bovelle, Reuchlin, Pomponazzi, et même Erasme). Et Althusser a évidemment raison de noter que son discours «sollicite le philosophe» (44), et même qu'il le "saisit". Mais le philosophe "saisi" par Machiavel, et qui le lit, a constamment l'impression de n'être pas vraiment chez lui, mais plutôt rejeté au-dehors, parce que la théorie de Machiavel résiste à toute présentation sous la forme d'un édifice conceptuel systématique. Althusser fait remarquer que Machiavel ne se meut pas, du moins pas à la manière de nos philosophes, dans l'élément de l'universalité. L'objet de Machiavel est toujours singulier : une conjoncture. Il ne s'agit pas, comme chez Montesquieu de "la nature des choses", mais de la "vérité effective de la chose".

Pourquoi ces considérations, au seuil d'un exposé censé porter sur la place du *Prince* dans l'œuvre de Machiavel ? Parce que c'est comme philosophes que nous lisons Machiavel, et dans le cadre d'un enseignement philosophique que nous faisons lire *Le Prince* à nos élèves. Or, il y a sans doute une distance, que rien ne peut annuler, entre Machiavel et la philosophie. Machiavel, en tout cas, n'aurait jamais consenti à voir dans ce que nous appelons philosophie un discours habilité à répondre aux questions qu'il se pose. Cela doit nous rendre modestes et prudents.

II. Le privilège du *Prince*

A. La légende

Philosophe ou pas, il n'est guère de penseur à qui convienne mieux qu'à Machiavel la fameuse formule de Sartre : «être mort, c'est être en proie aux vivants». La postérité - chacun le sait - a enfermé Machiavel dans une légende faite de vénération autant que de malédiction. La légende tient, entre autres choses, à deux réductions qui se confortent réciproquement, l'une justifiant l'autre.

1) Celle qui consiste à ne voir dans la pensée de Machiavel que la recette du trop fameux machiavélisme. Ce que Lefort appelle «décapitation du nom propre» (p. 10).

2) Celle qui consiste à représenter Machiavel comme l'auteur d'un seul livre : *Le Prince*.

J'insisterai davantage sur cette seconde réduction, qui me paraît de beaucoup plus grande conséquence que la première, et qui d'ailleurs l'englobe. Du reste, si tous les commentateurs

Patrick Dupouey © *Philopsis* – Tous droits réservés

s'accordent dans le refus de négliger les *Discours*, il en est pour accueillir volontiers l'image traditionnelle du machiavélisme, et la considérer comme fidèle à l'inspiration authentique de l'auteur. Plus fidèle, même, que nombre d'interprétations philosophiques. C'est exactement, par exemple, la lecture de Leo Strauss (*Pensées sur Machiavel*).

De cette légende de l'œuvre unique, l'enseignement porte peut-être quelque responsabilité. La dimension modeste du *Prince*, sa large diffusion éditoriale, en font un support pédagogique commode, et il est significatif que presqu'aucun éditeur scolaire ne néglige de le faire figurer au catalogue (Nathan, Hatier, Bordas). Bien qu'ayant moi-même commis l'une de ces éditions[2], je dois l'avouer : jamais je ne me suis risqué à étudier *Le Prince* en classe terminale, du moins comme œuvre complète. L'expérience de l'oral du baccalauréat montre que mes hésitations sont partagées : en quinze années de carrière, je ne crois pas avoir vu plus d'un ou deux candidats présenter l'œuvre.

Quiconque a un peu lu Machiavel au-delà du *Prince* peut acquiescer au jugement de Georges Mounin : il existe deux manières de s'interdire une vraie vue de Machiavel : 1. ignorer sa biographie, 2. ne lire que *Le Prince*.

A coup sûr, il serait vain de chercher dans *Le Prince* un condensé de la pensée de Machiavel. Mais *Le Prince* est-il même un foyer, un centre, d'où rayonnerait le reste de l'œuvre ? Comme c'est le cas, par exemple, pour les *Méditations métaphysiques*, *L'Ethique*, ou encore *Le monde comme volonté et comme représentation*. La primauté reconnue à de tels livres mérite d'être qualifiée d'objective, et fonde le jugement de Bergson, pour qui une philosophie n'est jamais que le développement d'une intuition originelle infiniment simple. On aurait le plus grand mal à cerner, chez Machiavel, une telle intuition. *Le Prince* occupe certes une place centrale dans l'œuvre du secrétaire Florentin, mais cette situation privilégiée pourrait bien n'être qu'un effet de perspective ; et nous devons nous poser cette question : l'opuscule doit-il sa prééminence *à autre chose* qu'au jugement de la postérité ?

B. Les interprétations

Sur cette question, toutes les thèses ont été plus ou moins défendues, et d'autant plus librement que - nous le verrons - Machiavel ne s'est pas expliqué sur la place qu'il convenait d'accorder au *Prince* dans son œuvre (en particulier par rapport aux *Discours sur la première décade de Tite-Live*).

On peut avaliser l'image traditionnelle et placer *Le Prince au-dessus* du reste de l'œuvre, pour y chercher la vérité de Machiavel, et l'expression authentique de sa pensée. C'est assez souvent l'attitude des détracteurs et des adversaires (notamment religieux), qui focalisent toute leur attention sur *Le Prince* pour en stigmatiser l'immoralité. Ceux qui en usent ainsi ont en commun de ne présenter que rarement - voire jamais - leurs raisons. Le privilège conféré au *Prince* ne se justifie pas d'une discussion de sa place au sein de l'œuvre ; il est présenté comme allant de soi.

On peut situer *Le Prince en-dessous* des autres écrits, minimiser son importance, jusqu'à lui dénier toute prétention à exprimer la pensée du *vrai* Machiavel. Par exemple en en faisant un texte de circonstance, dicté à son auteur par des considérations d'opportunité politicienne, voire d'ambition purement personnelle. *Le Prince* devient une œuvre marginale : «Le livre du *Prince*, écrit Augustin Renaudet, semble écrit en marge des *Discours*». Et pourquoi ne pas affirmer que Machiavel l'a écrit avec des buts contraires à l'intention affichée ? Prétendant dérouler le tapis rouge devant un prince, il saperait en fait les fondements de tout pouvoir monarchique. Cette thèse, qui privilégie les *Discours*, est souvent celle des admirateurs, en quête d'une réhabilitation. Elle consiste à faire de Machiavel lui-même le premier utilisateur des préceptes machiavéliques qu'il énonce, par exemple la nécessité du double langage. On sait la fortune qu'a connue cette lecture au Siècle des Lumières, chez Rousseau et Diderot par exemple.

2 Collection "Les intégrales de philo", chez Nathan.

Patrick Dupouey © *Philopsis* – Tous droits réservés

On peut enfin refuser de distinguer *Le Prince*, dans un sens quelconque, et le placer *exactement au même niveau* que le reste de l'œuvre. *Le Prince* et les *Discours sur la première décade de Tite-Live* constituant deux volets complémentaires d'une même réflexion politique. Ce qui revient toujours en fait à atténuer sa portée, relativement à la place conférée à l'opuscule par la légende. Ce que font par exemple Max Horkheimer : *Le Prince* est un livre «que l'on peut considérer comme une section indépendante de l'ouvrage principal [les *Discours*]» (Horkheimer, 16) ; et Eric Weil, pour qui *Le Prince* «n'est qu'un chapitre détaché des *Discours*, plutôt un appendice» (Weil, 214). Les différences (que personne ne nie) entre les deux ouvrages relèveraient alors des circonstances extérieures, sans rien signifier au point de vue doctrinal.
Reste à savoir - à supposer qu'il ne faille accorder au *Prince* aucun privilège objectif - pourquoi c'est justement ce chapitre, et pas un autre, qui s'est trouvé détaché, que Machiavel lui-même a détaché.

III. L'œuvre

On trouvera à la fin de cette article une petite bibliographie. Le volume de La Pléiade suffit largement pour une première introduction à Machiavel, mais il néglige tout de même des textes politiques importants (qu'on trouvera dans l'édition bilingue Garnier).

On peut classer les textes de Machiavel en quatre grandes catégories :

1. Les écrits politiques.
2. Les œuvres historiques : *La vie de Castruccio Castracani da Lucca* et les *Histoires florentines*.
3. Les écrits à caractère littéraire (poésie et prose).
4. La correspondance.

Mais on s'aperçoit vite que cette classification ne fournit que des critères très superficiels. Les catégories s'interpénètrent constamment. Ne serait-ce que parce que Machiavel est partout écrivain, et un prosateur italien de première grandeur, et pas uniquement dans ses poèmes, ses comédies ou ses nouvelles. Quant à l'histoire et à la politique, elles sont partout.

A. Machiavel écrivain

Il faut peut-être considérer d'abord Machiavel comme un écrivain de la langue italienne. C'est-à-dire quelqu'un dont la postérité eût conservé le nom même s'il ne s'était pas intéressé à la politique.

Certains ont tenté de dessiner l'image de ce qu'aurait pu être Machiavel, s'il n'avait écrit *Le Prince*, les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, *L'art de la guerre* et les *Histoires florentines*. Disons un poète de rang très subalterne, à des années-lumière de Dante et Pétrarque, un prosateur intéressant (très loin de Boccace cependant), un dramaturge peu prolixe mais excellent : d'éminents italianisants tiennent *La Mandragore* pour une pièce majeure du répertoire italien.

Il faut lire certaines de ces œuvres mineures, d'abord pour le plaisir (*Nouvelle très plaisante de l'Archidiable qui prit femme*, *La Mandragore*), ensuite parce qu'on retrouvera partout des échos et des correspondances de l'œuvre politique. Dans les *Capitoli* (*De la fortune*, *De l'occasion*, *De l'ambition*), dans *L'âne d'or*, voire dans ses comédies (et bien sûr dans les lettres), Machiavel livre au lecteur des formulations plus naturelles, plus vivantes de certaines de ses idées les plus chères.

A qui qui voudrait se faire une idée de la manière dont se répondent, sur des registres divers, les idées machiavéliennes, je propose un petit choix de textes autour du problème de la religion, plus spécialement de la critique du christianisme. On pourra lire : *Discours sur la première décade de Tite-Live*, I, 12 ; II, 2 ; III, 1. Dans *La vie de Castruccio Castracani da*

Patrick Dupouey © *Philopsis* – Tous droits réservés

Lucca, le récit de l'adolescence de Castruccio (Pléiade, pp. 914 - 915). *L'âne d'or*, Chant V. *La Mandragore*, acte III, scènes 2 et 11 ; acte V, scène 1. Enfin l'*Exhortation à la pénitence ou Discours moral*. Soit dit en passant, je doute qu'on puisse trouver une meilleure anticipation, sur le mode ironique, de la critique spinoziste de la religion, que cette savoureuse *Exhortation*. Ce texte est à mon avis l'un des meilleurs indices de la parenté de Spinoza avec Machiavel : l'*Exhortation* est purement et simplement l'exposition renversée de l'Appendice à la première partie de l'*Ethique*. Quand on a lu le *Règlement pour une société de plaisir* (qui suit immédiatement l'*Exhortation* dans la Pléiade), on se demande comment certains commentateurs ont pu lire ces quelques pages au premier degré !

B.Les œuvres historiques

L'histoire n'est jamais absente des écrits politiques de Machiavel, mais elle n'est jamais - même dans les œuvres proprement historiques (*Histoires florentines*, *Castruccio Castracani*) - l'objet exclusif de son intérêt. Il n'y a pas, chez Machiavel, d'intérêt strictement scientifique pour le passé. L'étude historique est toujours soumise aux préoccupations politiques, voire militantes. Pour Machiavel, l'histoire n'est que curiosité futile si elle ne sert à la constitution d'un art politique, fondé sur une connaissance des lois (*Discours*, I, 39)[3] :

> « Quiconque compare le présent et le passé, voit que toutes les cités, tous les peuples ont toujours été et sont encore animés des mêmes désirs, des mêmes passions. Ainsi, il est facile, par une étude exacte et bien réfléchie du passé, de prévoir dans une république ce qui doit arriver, et alors il faut ou se servir des moyens mis en usage par les anciens, ou, n'en trouvant pas d'usités, en imaginer de nouveaux, d'après la ressemblance des événements ».

Rien de nouveau sous le soleil. Le temps qui passe ne dépose qu'une chose : l'expérience qu'en récolte l'observateur attentif. Par exemple, les populations du Val di Chiana révoltées «ont assez fidèlement répété les gestes des peuples latins» (126).

La vocation pédagogique de l'étude historique détermine la forme que va prendre l'investigation : une collection accumulative d'exemples propres à suggérer des analogies, à susciter l'imitation. En ce sens, on est beaucoup plus près de la signification étymologique du mot "histoire" : enquête descriptive, signification que conservera le terme dans les sciences naturelles (les *Histoires* des naturalistes, qui sont des descriptions taxinomiques). Il n'est pas question pour Machiavel de déceler des lois générales d'évolution. Ce sont donc *des* histoires qu'il y a à raconter : *Histoires florentines* (au pluriel). De ces histoires on pourra dégager des invariants - des lois, si l'on y tient absolument - mais pas un fil conducteur général qui servirait de principe unificateur au processus. Le repérage d'un invariant intervient d'ailleurs toujours à la suite de l'étude d'un cas. Il n'en est jamais séparé pour constituer, au voisinage d'autres invariants, un corps de "lois de l'histoire".

Qu'on considère les *Histoires florentines*. L'ouvrage présente, par-delà son aspect bariolé, une unité certaine. C'est plus qu'une simple narration. Mais ce qui confère cette unité au texte, ce n'est pas une hypothèse générale sur le déroulement du processus. Il n'y a pas de processus. C'est une question politique générale : quelles sont les causes de l'instabilité de Florence, et de son incapacité à faire un bon usage de ses discordes internes (discordes que Rome a su utiliser à son profit) ?

Historien de métier (de 1520 à 1525, pour Jules de Médicis, futur Clément VII), Machiavel rompt avec une tradition historienne humaniste, riche à Florence. Mais pas toujours pour le meilleur. Peu soucieux d'une documentation rigoureuse, il fait confiance à ses prédécesseurs chroniqueurs et annalistes. Son point de vue est impartial, autant que peut l'être celui d'un historiographe officiel du Pape, mais partiel : la politique l'intéresse, plus que toute autre chose (notamment l'économie). Ce qui n'est pas politique, comme la religion, n'est traité que relativement au point de vue politique.

3 On trouve la même idée dans l'avant-propos du Livre I, et en III, 43.

Patrick Dupouey © *Philopsis* – Tous droits réservés

Quand Machiavel entreprend de composer l'histoire de Florence, *Le Prince* est écrit depuis longtemps. On regrette qu'il n'ait pu utiliser l'extraordinaire matériau que lui offrait la mise en place progressive du pouvoir personnel des Médicis à Florence. Au fur et à mesure qu'avance son histoire de Florence, on sent Machiavel moins libre : il lui faudrait dire sur les Médicis, ses commanditaires (qu'il n'a pas encore désespéré de servir), des choses désagréables. C'est sans doute pour fuir ces sujets délicats que Machiavel fait la part belle aux guerres étrangères et aux conspirations. Dans les *Histoires florentines*, tout est expliqué par ruses, machinations, traquenards….

La perspective historique de Machiavel n'est pas seulement limitée par sa situation d'écrivain officiel. Même dans les écrits où il s'exprime librement, il cède trop à ses partis-pris politiques ; il aurait pu, par exemple, faire grand usage de César et de l'Empire pour analyser le fonctionnement de l'Etat monarchique et du pouvoir personnel. Son aversion pour cette période de l'histoire romaine l'en empêche. Il arrive même, c'est le cas dans *La vie de Castruccio Castracani da Lucca*, que Machiavel reconstruise de toutes pièces une figure historique à des fins de justifications de ses thèses politiques.

C. Les écrits politiques

On distingue en général les "grands" traités politiques, qui sont au nombre de trois : les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, *Le Prince*, *L'art de la guerre* de tout le reste, c'est-à-dire des textes de statuts très divers. L'œuvre reflète, dans sa diversité, la vie de Machiavel. Vie qui ne fut pas celle d'un philosophe - l'existence de Machiavel ne fut rien moins que contemplative - mais d'un homme politique. Machiavel fut ce que Lefort appelle "l'homme à tout faire" de la république florentine. Il n'a jamais exercé réellement aucun pouvoir sur le destin de Florence, mais le poste qu'il occupait lui offrait un point de vue privilégié sur toutes les affaires de la cité. Machiavel n'est pas de ceux qui ont écrit sur la politique faute d'avoir pu y participer. On trouve des notes de service, rapports, compte-rendus, circulaires, lettres ; documents plus ou moins officiels, quelquefois classés confidentiel ou secret défense.

Il faut lire ces textes sans perdre de vue qu'ils sont toujours écrits pour informer une autorité, rendre compte d'une situation, de l'état d'une négociation. C'est en les rédigeant que Machiavel a appris à écrire, et forgé un style qui tourne le dos à toute facilité rhétorique. Style dont il est parfaitement conscient, et qu'il revendique dans la dédicace du *Prince*. Des tournures emphatiques, des fioritures seraient peu goûtées par l'autorité de tutelle, qui attend la sobriété d'un rapport objectif. Le caractère scandaleux des écrits de Machiavel trouve là l'une de ses explications : il a conservé ce style à usage interne dans des écrits appelés (sinon destinés) à être lus par un vaste public.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Patrick Dupouey © *Philopsis* – Tous droits réservés